

énergie de caractère qui peut tourner en héroïsme ; seul le criminel lâche et rusé semble sans emploi possible.

C) *Fonction sociale et utilisation de la peine.*

La peine, qu'elle soit réactive ou réformatrice, peut être utilisée d'abord au profit du criminel lui-même qu'elle amende, mais cette vérité existe par définition ; il en est de même de l'exemplarité qui en résulte. Mais, en outre, elle peut l'être au profit de la Société, lorsqu'il s'agit de travaux qui ne pourraient être autrement entrepris qu'à grands frais ou difficilement. Pour les travaux gigantesques, il faut des conditions particulières de ce genre, le travail servile ou le travail pénal. C'est ainsi que furent construites les pyramides d'Egypte. De nos jours et dans le même pays, le canal de Suez n'a pas été creusé seulement par les capitaux, mais par un travail non rétribué et forcé. En Angleterre, le *hard labour* a créé des ports. Depuis que nous avons en France converti les travaux forcés en déportation, nous avons tari cet emploi utile, il est vrai que ces travaux étaient organisés d'une manière inhumaine ; c'est ce qu'il fallait empêcher, mais en maintenant le principe. En Russie on l'a bien compris, et les déportés, de leur consentement et même à leur satisfaction, avec une rétribution convenable, construisent des voies ferrées d'une grande étendue, d'une manière économique pour le Trésor Public.

2° *De la fonction sociale du crime national.*

Si le crime individuel peut avoir la fonction sociale utile que nous venons de décrire, c'est secondairement, la fonction nocive est de beaucoup supérieure. Il en est autrement du crime national, au moins à une certaine période de l'évolution. Il a eu une utilité incontestable et a contribué au

progrès de la civilisation et à la constitution de l'unité nationale dans chaque pays.

Le crime national a les grandes manifestations suivantes : celle descendante : la tyrannie ; celle ascendante : les révolutions ; celle latérale : la guerre civile. Or chacune d'elles, à son tour et transitoirement, avec les maux qui en sont la suite, a amené quelque bien.

La moins bienfaisante, même dans ce sens restreint, a été la tyrannie, car ce gouvernement est toujours missionniste, empêche le progrès et écrase les initiatives. Il a pourtant eu souvent la mission utile de constituer un pays en masse plus homogène, plus centralisée, pour résister à l'étranger, il a été aussi mieux dressé dans certaines conditions pour la conquête. Ce qui le prouve, c'est la dictature qui s'est établie très régulièrement pour un temps dans les républiques aux époques de danger.

La révolte ou révolution, qui a entraîné les plus grands dangers intérieurs a été utile cependant, non seulement quand elle était juste et constituait la légitime défense, mais même lorsqu'elle était non justifiée et criminelle. C'est par des soulèvements successifs que le globe terrestre a pris son relief actuel et que se sont élevées les montagnes qui règlent le régime des eaux ; c'est aussi par ce mouvement interne que les Etats ne se sont pas figés dans leur immobilité, ils ont éprouvé un certain bienfait de ces secousses, même violentes. D'ailleurs, les rebelles sont des hommes qui poursuivent l'idéal du mieux, ils sont en général altruistes et généreux, et ce côté de leur caractère se développe avec le mauvais. Les révolutions sont même individuellement des pépinières de héros, si elles donnent occasion à des crimes particuliers. Enfin, il ne faut pas oublier que les idées les plus justes n'ont jamais réussi que par la violence, et que cette violence non habituelle, mais momentanée, est une force sociale que rien ne peut remplacer.

Le côté bienfaisant de la guerre civile semble moins certain ; cependant on peut dire d'elle ce que nous démontrerons vrai pour la guerre étrangère, qu'elle est le seul lien possible, à certaines périodes, entre les diverses provinces qui formeront plus tard un même Etat, s'il s'agit d'une guerre civile de province à province ; que si la guerre civile est de religion, de politique ou sociale, elle est le seul champ d'abord où les opinions puissent se contredire, se discuter d'une manière sensible pour les masses.

Ce n'est qu'après toutes ces luttes qu'on a pu chercher un moyen pacifique de s'entendre et de discuter. On a senti que, tant que ce moyen ne serait pas trouvé, elles continueraient de plus en plus sanglantes. Le droit de suffrage, le gouvernement représentatif, sont venus pour apaiser les révoltes des gouvernés contre les gouvernants ; le meilleur procédé était, en effet, d'en faire des gouvernants eux-mêmes en quelque mesure ; on n'y eût jamais songé s'ils ne s'étaient pas révoltés, la révolte a donc été utile. Cependant les révoltes se firent jour encore, quoique moins violentes. C'est que plusieurs avaient été introduits, mais que d'autres étaient restés à la porte. On les admit au moyen du suffrage universel, lequel n'est pas à l'abri de toute critique, mais est bon en principe ; dès lors, la révolte diminua encore ; si elle n'avait pas quelque peu continué, on ne fût pas arrivé à ce résultat. Cependant les minorités non représentées protestent encore, mais plus mollement, il y a quelquefois complot de leur part ; si on les admettait à leur tour, il semble que la révolte aurait dit son dernier mot ; mais sans elle, le moyen définitif de pacification et de justice n'eût pas été recherché.

3^e De la fonction sociale du crime international.

Mais c'est surtout dans le crime international, dans celui qui ressort le plus, la guerre, que le côté utile et fonctionnel

du crime apparaît. Sans doute, aujourd'hui la civilisation semble mûre pour l'abolition de la guerre et nous verrons que l'utilité que celle-ci a pu avoir est beaucoup mieux procurée par d'autres institutions. Mais autrefois, surtout à l'origine, il en était tout autrement. Comme le dieu indien Civa, elle a eu à la fois un rôle destructeur et un rôle civilisateur, elle a créé en détruisant.

Le premier rôle utile de la guerre est purement anthropologique, mais il devient social par ses conséquences. Il s'agit de la sélection sociale. On a fait remarquer avec raison que parmi les membres d'une même nation, ce mode de sélection ne pourrait opérer qu'à rebours, puisque ce sont les meilleurs, au moins militairement, qui vont succomber à la guerre, tandis que les autres restent dans leurs foyers et survivent ; aussi ce n'est pas d'une sélection entre individus qu'il s'agit, mais d'une sélection entre nations. Dans la guerre étrangère, surtout primitive, la race la plus faible est vaincue et à la suite de la défaite elle est exterminée ou réduite en esclavage. Au contraire, la race supérieure se développe, s'étend sur le territoire du vaincu, et bientôt devient aussi nombreuse que l'étaient les deux réunies. Souvent la race inférieure, moins civilisée, n'aurait pu le devenir davantage, elle n'avait pas l'aptitude physique ou mentale nécessaire, elle encombra le sol terrestre et nuisait au développement général du progrès. La disparition fut donc un bienfait pour l'ensemble du genre humain. De nos jours encore on invoque souvent cet argument anthropologique, tout au moins quand il s'agit de colonisation. On colonise quelquefois en soumettant seulement les indigènes, mais le plus souvent on les détruit, soit directement par des massacres, soit indirectement par une expulsion qui les repousse vers des déserts ou des contrées sans ressources. La conquête de l'Amérique par les Espagnols a été l'application vaste de ce système. Il se pratique encore en Australie, et au point de vue humanitaire, fait honte, tandis que l'an-

thropologiste en est satisfait. C'est une sélection sociale cruelle, mais qui se justifie d'autant mieux comme sélection qu'un abîme de plus en plus profond sépare les civilisés des non-civilisés. Cet effet s'impose d'autant plus que le mélange entre les deux races, s'il était admis, aurait pour effet inévitable non de relever la race inférieure, mais de déprimer la race supérieure, jusqu'à dilution et disparition totale de son sang. L'effet à ce point de vue est donc bienfaisant de plusieurs manières. On peut objecter que c'est souvent la race vaincue qui est intellectuellement supérieure, ce qu'il fut facile de constater lors de l'invasion des barbares. Oui, mais la race civilisée et vaincue était inférieure physiquement, elle était épuisée et il fallait la guerre pour opérer un mélange qui lui infusât un sang nouveau.

Le second rôle utile de la guerre consiste à donner à la race anthropologiquement supérieure une aire plus vaste où elle puisse s'accroître ; c'est le seul moyen d'en étendre le sol ; la conquête le lui procure. Pendant longtemps il s'agit d'un sol contigu, alors l'avantage est plus grand, mais lorsque beaucoup de nations ont acquis la civilisation, il n'en peut être de même, ou autrement ce serait une autre nation civilisée qui serait détruite et l'ensemble du genre humain n'y gagnerait pas. On doit recourir dans le même but aux pays lointains, c'est-à-dire à la colonisation. Le résultat est moins complet et aussi sensible, seulement il n'est plus que temporaire ethniquement, car fatalement, après un délai plus ou moins long, les colonies deviendront indépendantes de la métropole ; mais il persiste anthropologiquement, une race supérieure, scindée ensuite politiquement ou non, se sera accrue et aura rempli une autre région.

Lorsque la conquête aboutit soit à rendre un Etat tributaire, soit à réduire sa population en esclavage, un autre effet utile de la guerre se produit. La race supérieure peut ainsi se créer des ressources sans se livrer à un travail servile, et en s'adonnant tant au métier des armes qui lui procurera

de nouveaux avantages par la destruction d'autres peuples, qu'aux travaux intellectuels. C'est ce qui s'est produit pour l'Empire romain. L'esclavage, institution odieuse en elle-même, a eu son utilité en permettant à certaines races de s'affiner davantage ; elle a eu même dans ce sens des effets, qui le croirait ! au profit de la démocratie. C'est ce qui a permis à Athènes et à Rome le gouvernement démocratique direct qui n'eût jamais été possible sans cet esclavage excluant la partie absolument inférieure et ignorante de la population, sans inférioriser cependant aucune partie de la nation, puisque les esclaves étaient, en réalité, primitivement des étrangers.

La guerre a eu un effet sociologique bien supérieur à ceux que nous venons de décrire et qui a transformé le genre humain ; il s'agit de l'expansion et de la transmission de peuple à peuple de la civilisation acquise et des idées nouvelles et du progrès. Lorsque chaque nation restait dans l'isolement, elle était fermée à toute idée du dehors ; aucun moyen de communication régulier et matériel, commerce nul, voyages inconnus, ni journaux ni livres ! Une idée naissait sur un territoire et y mourait. On comprend combien le progrès du genre humain devait être lent ainsi, il avait demandé des siècles, des centaines de siècles ne lui eussent pas suffi. La religion eût pu contribuer à faire cesser cet état, et elle l'a essayé plus tard avec succès, mais d'abord elle restait strictement nationale. La guerre seule pouvait tracer des routes, briser les obstacles, défricher par le fer et le feu le misonéisme, porter à cheval les idées nouvelles. Tel a été, en effet, longtemps son rôle, et même il survécut à la conquête souvent éphémère. Les guerres d'Alexandre ont porté la civilisation grecque dans tout l'Orient ; elles l'y ont semée et elle a germé. De même, la civilisation romaine a pénétré tout l'Occident au moyen des armes. Auparavant l'Egypte, puis l'Assyrie, avaient civilisé ainsi l'Asie occidentale. Charlemagne fut un grand civilisateur au moyen de ses conquêtes et plus tard Napoléon a porté dans toute l'Europe les idées

de la Révolution française ; elles y sont restées en germe, même lorsqu'elles disparaissaient chez nous, et s'y sont développées. A chaque détour de l'humanité, et lorsque l'expansion de la civilisation se ralentit, une guerre éclate qui lui fait faire d'un coup à travers le sang répandu d'immenses progrès, et cela se produit non seulement dans les époques primitives de l'histoire, mais aussi au *xix^e* siècle, alors cependant que beaucoup d'autres moyens sont déjà en usage pour la propagation de la civilisation.

Tels sont les avantages sociologiques de la guerre. Qu'on ne croie pas que nous veuillons en faire l'apologie, elle entraîne des maux bien plus grands. Mais il faut reconnaître ce qui est vrai scientifiquement. Ce n'est pas tout, la guerre, par son extension extrême et par ses résultats, les conquêtes, finit par se suicider elle-même et ce n'est pas le moindre de ses bienfaits. Non seulement elle le fait d'une façon indirecte, en rendant la paix armée tellement onéreuse qu'un tel état ne peut durer, en se rendant elle-même tellement meurtrière qu'elle doit périr par ses excès, mais elle y parvient d'une façon directe et par ses triomphes mêmes. Il s'agit de la conquête ; si une nation ne veut que vaincre une nation voisine, le but est très limité, l'effort aussi, quand même la victoire aboutirait à une conquête, mais il en est différemment si elle veut absorber de nation en nation toutes celles qui lui sont connues. Alors par l'excès même de son ambition, elle prépare la paix, une paix définitive cette fois, sans avoir le caprice de celle résultant des traités. C'est ce que fit surtout l'Empire romain, il avait absorbé tout le monde non barbare, et instauré après ses conquêtes successives une paix perpétuelle ; à partir de ce moment, il n'y a plus, en effet, que quelques guerres civiles, jusqu'au jour où les barbares s'accumulant créeront une force antagoniste, d'où un duel dont l'Empire romain sortit vaincu. De même, Charlemagne avait tout pacifié, même les barbares cette fois, et se trouva en face de la civilisation musulmane qui avait

tout unifié de son côté. Le jour où une seule nation par ses conquêtes aurait englobé le monde entier, la guerre étrangère, par définition, ne serait plus possible.

Tels sont les bienfaits relatifs, tel a été le rôle sociologique du crime international. Ce rôle n'a pas entièrement cessé, mais il est en pleine décroissance, parce que d'autres institutions sont venues le remplacer dans ce processus.

Il serait trop long de décrire ici cette lente substitution.

Il est cependant utile de l'indiquer en quelques mots.

Sans avoir aucune des cruautés de la guerre, la religion a tout d'abord cherché à obtenir les mêmes résultats civilisateurs. Elle s'est répandue d'un peuple à l'autre, rendant la civilisation uniforme, ou plutôt communiquant celle de la nation civilisée la première. Mais il faut qu'il s'agisse d'une religion d'un caractère international, c'est-à-dire éthique, car la plupart, étant seulement nationalistes, n'ont pas de force d'expansion. Les religions à influence internationale ou catholique sont l'islamisme, le bouddhisme, le christianisme ; les autres, par exemple, le judaïsme et le brahmanisme, sont, pour ainsi dire, des religions isolantes. Les religions internationales se répandent par la prédication, les missions, et forment ainsi un ciment entre des nations différentes, même de race, elles vont jusqu'à constituer une langue commune.

Plus tard, c'est le commerce qui établit ce lien, d'abord le commerce maritime, puis le commerce terrestre. Par l'échange des produits, par un matérialisme économique international, les idées s'échangent avec les marchandises. Les premières missions bouddhiques se firent en Chine au moyen des caravanes, et les missions protestantes suivent les courants commerciaux. Ce sont aussi les commerçants qui apportent d'un pays civilisé à un autre civilisé les institutions, les règles et jusqu'à la constitution politique. Ce qui échappait même aux religions, n'échappe pas au commerce, et l'or est plus international que Dieu lui-même.

Mais longtemps la guerre fit communiquer seule les nations les unes avec les autres, et aujourd'hui encore elle fait un reste de concurrence à la religion et au commerce dans ce but, c'est que sa pénétration est plus intime et que le sang est toujours le ciment le plus actif et le plus profond.

Tels sont dans les diverses sphères le rôle social du crime soit individuel, soit national, soit international, son utilité relative, son utilisation.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
DES DÉFINITIONS ET DES GRANDES DIVISIONS DE LA CRIMINOLOGIE.....	11
CHAPITRE II	
DE L'ANALYSE D'UNE OBLIGATION PÉNALE.....	45
CHAPITRE III	
DES ANORMAUX.....	50
A. Abolition permanente et complète de la mentalité.....	51
B. Affaiblissement permanent de la mentalité.....	54
C. Abolition ou affaiblissement partiel d'un des éléments de la mentalité.....	74
D. Affaiblissement ou abolition temporaire, soit de la mentalité, soit de la volition.....	75
a) de l'ensemble de la mentalité.....	75
b) de la volition.....	77
1° Abolition et affaiblissement temporaires.....	77
2° Suggestion et auto-suggestion.....	77
<i>Etat de suggestion</i>	77
<i>Etat d'auto-suggestion</i>	79
E. Abolition et exaltation de la sensibilité.....	84
F. Prépondérance de certains facteurs de la volition..	86